

RUSSIE.

Le dernier livre d'Hélène Carrère d'Encausse
Quand les tsars réformaient

Emmanuel LE ROY LADURIE de l'Institut
FIGARO - DEBATS ET OPINIONS
06/11/2000

Valeur montante à la Bourse des tsars, telle est la surprenante personnalité de l'empereur Alexandre II régnant sur la sainte Russie de 1855 à 1881 : ce souverain fut l'homme de la détente, de l'ouverture, une espèce de Khrouchtchev avant la lettre, nettement plus réussi que ne sera l'illustre Nikita.

L'œuvre primordiale de cet empereur libérateur, issu de la longue lignée des Romanov et contemporain de notre Napoléon III, c'est l'abolition du servage en 1861. Soit quatre années avant la suppression définitive de l'esclavage aux États-Unis (1865). Il convient de marquer d'une pierre blanche cette « avance » particulière des Russes, comparés aux Américains, car, en règle générale, c'est plutôt de retard qu'il est question, quand on confronte en l'an 2000 les réalisations de l'ex-URSS avec celles des États-Unis.

Hélène Carrère d'Encausse, éprise du grand pays de l'Est, ne s'est pas privée de signaler ces belles performances « alexandrines » dans l'oeuvre de synthèse qu'elle vient de donner sur l'histoire russe. Il est vrai que l'acte de 1861 est sujet à certaines limites : les anciens serfs, une fois libérés, doivent encore racheter leurs terres en quarante-neuf annuités ; ils demeurent corsetés dans la communauté archaïque du mir villageois. Mais le fait d'avoir contraint la noblesse de l'empire à contresigner cet affranchissement de ses serfs, alors qu'elle était a priori esclavagiste, constitue à lui tout seul un exploit extraordinaire de la part d'Alexandre. A quoi s'ajoute la création des zemstvos, organismes régionaux qui assureront la participation des citoyens à l'autoadministration des zones où ils résident.

Ajoutons encore sous la responsabilité du même « autocrate » (!) l'ouverture de l'accès à la bureaucratie, dorénavant peuplée davantage d'hommes issus des nouvelles couches sociales ; la mise au point d'une justice indépendante ; la réduction de la durée du service militaire ; le développement de l'éducation en particulier des jeunes filles, malheureusement incitées par leur nouvelle culture au terrorisme ; l'allongement du réseau ferroviaire et puis, au plan extérieur, la réconciliation avec l'Europe occidentale Angleterre et France au lendemain de la guerre de Crimée terminée en 1855.

Alexandre II est tué en 1881, victime d'un attentat. Il va demeurer néanmoins dans l'histoire européenne comme le champion de l'ouverture toutes catégories : ouverture aux puissances anglo-saxonnes, maritimes, libérales, protestantes et capitalistes ; ouverture à la participation politique des élites, et du peuple libéré ; incitations enfin à l'essor économique.

Autre réhabilitation d'un tsar plus récent, promulguée elle aussi par notre académicienne, fût-ce à contrecœur : il ne s'agit rien moins que de Nicolas II, malheureux

détenteur de l'ultime couronne impériale, et récemment canonisé. Nicolas II est devenu, en effet, un tsar réformateur mais ce ne fut nullement de son plein gré, à la différence d'Alexandre II. Disons que les bonheurs et malheurs de son règne inculquèrent à Nicolas, contraint et forcé, une inévitable dose de « réformite ». Excellent époux et père, le dernier tsar était, de par sa nature même, pétri d'autocratie. Mais, et voilà qui modifiait la donne, il pouvait s'appuyer sur une Russie qui, dès la fin du XIXe siècle, était en situation de formidable croissance économique : plus 8 % par an pour l'industrie, lors des années 1890.

En ses débuts, Nicolas accepte donc le principe d'une politique de réformes, mais d'essence absolutiste, proposée par le très colbertien ministre Sergueï Witte. La première Révolution russe, celle de 1905, bouleverse ces perspectives initiales. La Russie n'a plus besoin d'un Colbert mais plutôt d'un Turgot, voire d'un Gambetta : un nouvel homme d'État plus pragmatique, Stolypine, prend le relais de Witte. Et quatre doumas, véritablement parlementaires, sont élues à la queue leu leu de 1905 à 1916. Les Russes prennent l'habitude de la vie publique ; la liberté de la presse commence à se faire sentir ; de nombreux paysans deviennent propriétaires. En somme, tout se passe comme si la Révolution russe de 1905 avait accompli sa mission historique : faire évoluer l'empire de l'autocratie vers la démocratie.

Vision naïve des choses, bien entendu : elle néglige l'avènement, quelques années plus tard, d'une terrible déstabilisation, celle qu'infligera aux Russes la Première Guerre mondiale. En raison des développements révolutionnaires provoqués de la sorte, cette guerre en arrive à générer par contrecoup les élections les plus démocratiques qu'ait jamais connues jusqu'alors la Russie, celles de la fin de 1917. Malheureusement, l'Assemblée législative librement choisie grâce au peuple est dissoute par les putschistes léninistes ou bolcheviques de la révolution d'Octobre.

Leur bande d'idéologues, volontiers sanguinaires, va garder le pouvoir pendant plus de soixante-dix années, ruinant ainsi l'immense nation russe, d'une manière que d'aucuns se plaisent à penser définitive. Le point de vue de notre historienne est très différent : elle se plaît à relever les ombres, certes (dépopulation, alcoolisme) mais aussi les lumières, dont certaines quelque peu clignotantes, au sein d'une société globale pour laquelle, ou pour les éléments jeunes de laquelle, le communisme fait déjà figure de reliquat d'une préhistoire.

Le temps viendra-t-il un jour où l'on cessera de dire à propos des Russes, comme une manière d'excuse au malheur qui régulièrement les frappe : « Faut voir d'où ils viennent ? » Phrase type que ressassaient les communistes du PCF des années 50 au sujet du tsarisme, présenté par eux a posteriori comme le grand responsable d'une arriération que le bolchevisme de Staline lui-même ne parvenait point à éradiquer. Phrase aussi que les amis de l'actuelle Russie eltsinienne ou poutinienne ont tendance à reprendre à leur compte en attribuant à un long passé communiste les difficultés de l'actuelle et jeune démocratie moscovite.

En fait, depuis ce Moyen Age qui fournit la substance des premiers chapitres du livre d'Hélène Carrère d'Encausse, la Russie a quand même fait, on s'en serait douté, quelques progrès. On pourrait lui appliquer le mot qu'un quidam utilisait à propos de certaine personnalité du bon vieux temps : « Elle semble en proie à l'immobilisme voire au catastrophisme, et pourtant je m'aperçois qu'elle chemine. »

La Russie inachevée, d'Hélène Carrère d'Encausse, Fayard, 120 F.